

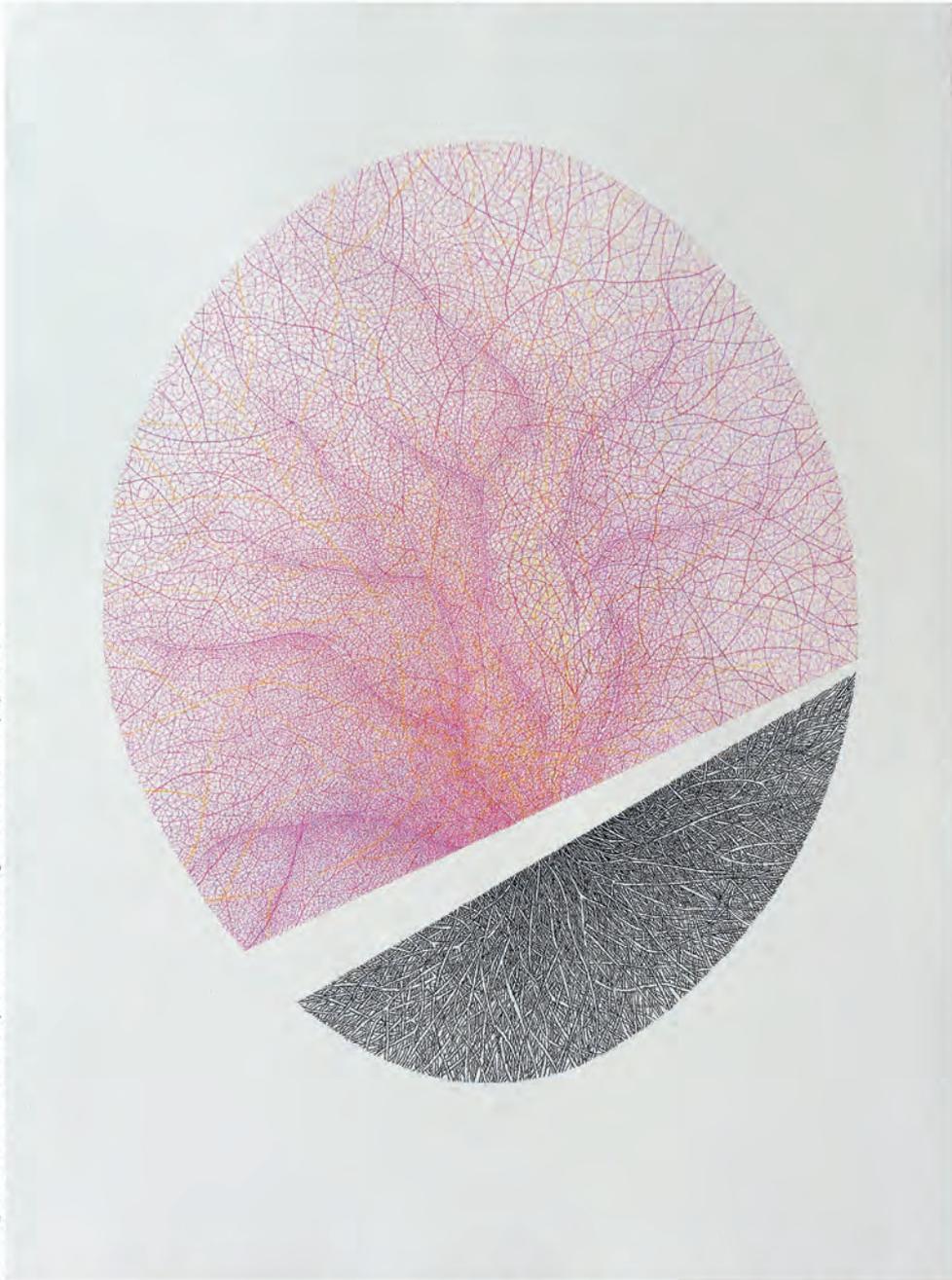
incertain regard

la revue

N°13 - novembre 2016

de la résistance au monde... à la confrontation à soi

Dominique LARDEUX, Les Oves, pierre noire et crayon de couleur sur papier, 2016



Jacques Allemand, Manuel Becerra Salazar, Henri Cachau, Marie Dagand, Christian Degoutte, Françoise Delorme, Guillaume Dreidemie, Irène Dubœuf, Rémi Faye, Patrick Fourets, Jean-Paul Gavard-Perret, Patrick Guillard, Claudine Guillemain, Cécile Guivarch, Dominique Lardeux, Ronda Lewis, Hervé Martin, Jean-Michel Maulpoix, Jean Perguet, Eric Piette, Pierre Rosin, Harry Szpilmann

Page 99, journal d'un lecteur

Jean Perguet

Héritage

Henriette Grindat, Albert Camus, René Char, Philippe Djian, Jean-Philippe Toussaint, Amin Maalouf, Yuval Noah Harari et Jacques Lacarrière.

Je vous avais laissés, en mai 2016, avec Ali¹ et « *les nomades et les contrebandiers, qui eux savent bien qu'aucune frontière ne sépare une montagne d'une autre, un col d'un autre, un nomade et un contrebandier d'un autre.* » C'est bien en contrebandier, nomade, que je vais me comporter à travers ces quelques pages. Contrebandier d'abord car, aucun de ces livres n'ayant été choisis par moi, je vais m'en faire le simple passeur. Nomade ensuite puisqu'il ne faudra pas y chercher de cohérence. Ou plutôt si. Celle d'une pile de livres offerts lors de mon pot de départ, fin d'une carrière professionnelle, cadeaux qui, m'étant destinés, sont donc implicitement le reflet de mes goûts supposés.

Est-ce parce que je laissais visiblement traîner sur le coin du bureau mes lectures dans le but d'en faire la promotion lors d'une pause-café ou du déjeuner? Est-ce parce que j'avais partagé mon projet d'écriture? Toujours est-il que je suis parti ému de leurs dédicaces, des cela-devrait-te-plaire, des envoie-nous-tes-écrits.

Christine, j'ai entamé cet amical héritage par ton beau et grand livre, couverture en épais vergé beige de Gallimard sur lequel brille le titre, ***La postérité du soleil***², recelant des photographies noir et blanc d'Henriette Grindat et des poèmes d'Albert Camus qui dialoguent. Des textes très épurés comme « *L'énigme* » qui commente la simple photographie d'une porte s'ouvrant dans le vide, comme « *Après le vent, la terre tranquille* » qui évoque un banal paysage de cimes d'arbres, ou encore comme « *Ici vit un homme libre, Personne ne le sert* » qui souligne une humble façade envahie de ce que je suppose être une vigne vierge. Textes et images sont si minimalistes qu'isolés ils m'auraient semblé insipides. Pourtant cela fonctionne parfaitement. Pourquoi? Parce que j'ai feuilleté cela comme s'il s'agissait de haïkus forts de leur fragilité. Consultez-le, pourquoi pas, à la bibliothèque, l'année prochaine, sur les transats, dans la cour. C'est un livre à parcourir à l'ombre, juste le temps d'une pause, pour déguster « *...sans les trahir, les choses simples dessinées entre le crépuscule et le ciel...* »

¹Ali, dans 2084 de Boualem Sansal

²*La postérité du soleil*, Gallimard

Dane, tu as subi, de manière parfois un peu trop insistante, l'étalage de mes coups de cœur littéraires et journalistiques qui servaient de diplomatiques coups de gueule quand j'affichais au bureau une page du *Monde des livres* ou le poster du journal *Le 1* à côté des affiches officielles de la DRH. Et comme les autres tu as supporté que je ne cache point attendre la première occasion - ce Plan de Sauvegarde de l'Emploi (cynique oxymore) le fut - pour m'évader dans des projets d'écriture. Est-ce par représailles que tu m'as fait connaître, d'un coup, deux livres : **Ardoise**³ de Philippe Djian et **L'urgence et la patience**⁴ de Jean-Philippe Toussaint ?

« *Un jour j'ai sorti un livre, je l'ai ouvert et c'était ça. Je restais planté un moment, lisant et comme un homme qui a trouvé de l'or à la décharge publique. (...) Et je compris bien avant de le terminer qu'il y avait là un homme qui avait changé l'écriture. (...) Ce livre fut ma première découverte de la magie* ». C'est par cette citation de Charles Bukowski que Philippe Djian commence *Ardoise*, ce court récit de 120 pages où, pour expliquer sa vocation d'écrivain, il nous fait part des chocs émotionnels procurés par dix livres et dix auteurs : « ... ces livres qui ont fait bien plus qu'influencer mon travail, ces livres qui ont changé ma vie, disons qu'ils furent une pluie de météorites et que cette pluie a duré dix ans. Entre ma vingtième et ma trentième année. Ensuite je me suis mis à écrire. »

Plus que des représailles, *Ardoise* est un guet-apens.

Guet-apens qui me questionne sur le style : « *Le style n'est pas un don naturel, contrairement à l'élégance ou la faculté d'occuper un espace (de préférence médiatique) (...) On verrait que rien ne peut être laissé au hasard ou soumis à des règles universelles. On verrait la difficulté de choisir un mot, de placer une virgule, de prendre différentes sortes de mesure. (...) Le style, malheureusement, ne souffre pas la dissection. Au premier coup de bistouri, la magie s'envole.*»

Guet-apens qui m'interroge sur mes réelles motivations et le courage nécessaire pour affronter ce que l'on appelle l'écriture longue : « *Écrire n'est pas simple. Écrire est une occupation parfois rebutante, parfois stérile et affligeante, parfois même au-dessus de nos faibles forces, mais elle est la seule qui soit acceptable.* »

Guet-apens qui m'interpelle sur la force de mon sujet et le réalisme de mes personnages : « *Je pense que c'est à Melville que je dois ce sentiment qu'un personnage n'existe pas tant que le vent n'a pas soufflé dans ses cheveux. Tant qu'il n'a pas éprouvé physiquement la présence du monde qui l'entoure — et le vent, la pluie, le soleil, les rivières ou les montagnes...* »

Guet-apens qui provoqua des sentiments paradoxaux (enthousiasme, entêtement et doute) qui seront renforcés par la lecture de *L'urgence et la patience* de Jean-Philippe Toussaint. « *Lorsque j'écris un livre, je me voudrais aérien, l'esprit au vent et la main désinvolte. Mon cul. En fait, je suis très organisé. Je m'entraîne, je me prépare, je me dispose. Il y a un côté monacal dans mon attitude;*

³Ardoise, Julliard

⁴*L'urgence et la patience*, éditions de Minuit

spartiate, navigateur solitaire. Tout importe, la condition physique, l'alimentation, les lectures. Quand j'écris, je me couche tôt, je ne bois pas d'alcool. Pendant la journée, je marche, je fais du vélo, je nage. » En serai-je capable ? Est-ce si nécessaire ?

Jean-Claude, j'ai d'abord pris **Un fauteuil sur la Seine**⁵ d'Amin Maalouf pour un sympathique pied-de-nez ou un ironique augure car Amin Maalouf y conte la vie et les aventures des dix-huit écrivains qui l'ont précédé au 29^{ème} fauteuil de l'Académie française. La plupart ne sont pas restés gravés dans notre mémoire et Amin Maalouf n'a nullement l'intention de les y réintroduire définitivement. Premier étranger (libano-égyptien) de la lignée d'académicien du 29^{ème} fauteuil, il prend ce prétexte pour revisiter notre histoire de France, la grande et la petite, chronologiquement, de Richelieu à nos jours, sous la forme d'un feuilleton. Anecdotes, « *les détracteurs de Jean-François Cailhava se plaisaient à dire que Molière avait une dent contre lui... [car il] avait cru bon de prélever sur la dépouille [de Molière] une dent, puis de l'enchâsser dans une bague afin de l'avoir en permanence sur lui.* » ou débats, « *celui qui [Ernest Renan] n'a jamais cessé de rappeler ce qui, à ses yeux, demeurait l'essentiel : "L'homme n'appartient ni à sa langue ni à sa race : il n'appartient qu'à lui-même, car c'est un être libre, c'est un être moral", [qui] livra le fruit de sa réflexion sur les questions identitaires dans une conférence intitulée justement "Qu'est-ce qu'une nation ?".* » J'ai donc constaté à nouveau que notre actualité n'est que le continuum de l'histoire comme, dans ces deux citations, celles, contemporaines, des « intermittents du spectacle » ou de « l'identité nationale ».

Amin Maalouf m'interpelle ainsi vraiment quand, dans le dernier chapitre, il cite son prédécesseur, Claude Lévi-Strauss, *celui qui chérissait les cultures fragiles* : « [Claude Lévi-Strauss] suggéra dans une note de bas de page de *Tristes tropiques*, que la France, qui comptait alors (en 1954) quarante-cinq millions d'habitants, intégrât dans sa population, "sur la base de l'égalité des droits", les vingt-cinq millions de musulmans de son empire colonial (...) Un tel coup de dés aurait-il anéanti la France ? Aurait-il permis, au contraire, de métamorphoser le monde musulman, et d'éviter ainsi à l'humanité entière les abominations qu'elle connaît de nos jours ? On ne le saura jamais ? » Amin Maalouf n'est pas naïf. Son *Fauteuil sur la Seine*, est avant tout une invitation à comprendre notre présent et à anticiper notre futur grâce aux constantes analepses de l'histoire.

Alain, est-ce parce que nous avons partagé de nombreuses réunions de prospective et commencé à promouvoir ce que Jeremy Rufkin appelle *la nouvelle société du coût marginal zéro*⁶- Je profite aussi de cet aparté pour vous inviter à enchaîner par le point de vue contradictoire développé par Luc Ferry dans *La révolution transhumaniste*⁷ - est-ce donc pour cela que tu m'as offert **Sapiens**⁸

⁵*Un fauteuil sur la Seine*, Grasset

⁶*La nouvelle société du coût marginal zéro*, Les liens qui libèrent

⁷*La révolution transhumaniste*, Plon

⁸*Sapiens*, Albin Michel

de Yuval Noah Harari ? Est-ce afin que je revienne à des considérations moins utopiques en revisitant notre histoire en-deçà et au-delà du court épisode que représente l'Académie française ? *Sapiens*, une somme historique qui s'appuie brillamment sur l'archéologie, la génétique, les sciences sociales, la philosophie, la technologie pour raconter une brève *histoire de l'humanité*. Et puisque, Yuval, tu as su m'embarquer dans l'Aventure humaine comme si nous y cheminions de conserve - bien plus que Claude Allègre⁹ et Jacques Atali¹⁰ avaient su le faire - j'ai envie ici de te tutoyer ; que ce tutoiement suggère l'accessibilité de ton livre et son écriture non universitaire. C'est un récit moderne que tes étudiants, passionnés, t'ont demandé d'écrire. Tu l'as fait d'une écriture alerte, usant de comparaisons judicieuses qui concrétisent les échelles de temps, et, comme dans un roman d'action, *Sapiens* y traverse d'incroyables mais bien réelles (r) évolutions. Ce qu'on y découvre est toujours sidérant... Sauf quand tu romps le charme que j'avais ressenti, enfant, en découvrant la première écriture, celle de Sumer, à travers les photographies du premier volume de *L'Univers des Formes*. Un point de vue d'anthropologue qui rabaisse la poésie abstraite de sa forme à celle d'un livre comptable : « À ce premier stade, l'écriture était limitée aux faits et aux chiffres. Le grand sumérien, s'il exista jamais, ne fut pas livré aux tablettes d'argile. Écrire prenait du temps, et le lectorat était infime, en sorte que nul ne voyait de raison de s'en servir à une autre fin que la tenue des archives essentielles. Si nous recherchons les premiers mots de sagesse venus de nos ancêtres, voici 5000 ans, nous allons au-devant d'une grande déception. Les tous premiers messages que nos ancêtres nous aient laissés sont du style : "29086 mesures orge 37 mois Kushim". » Et cette étonnante note de bas de page : « Avec l'invention de l'écriture nous commençons à entendre l'histoire à travers l'oreille de ses protagonistes. Quand ses voisins l'appelaient, ils criaient réellement "Kushim". Il est significatif que le premier nom attesté de l'histoire appartienne à un comptable, plutôt qu'à un prophète, un poète ou un conquérant ». Avec pédagogie tu nous plonges aussitôt dans ce qu'une telle découverte représente pour les anthropologues : ils concluent que l'invention de l'écriture n'est pas la conséquence du besoin de transmettre des mythes mais la nécessité de suppléer une mémoire humaine incapable de comptabiliser production agricole, biens et dettes croissantes, impôts d'une collectivité qui dépassait alors un simple groupe familial ou tribal et atteignait quelques milliers de personnes. Ton sens de la dérision, sans diminuer la réalité scientifique du livre que confirment les nombreuses notes de bas de page, fluidifie ces 500 pages. Ton livre aborde aussi, tour à tour, tous les conflits physiques, ethniques, éthiques, religieux, économiques qu'affronte *Sapiens* en regroupant de petites communautés en immenses empires. Comme si tu voulais contextualiser les propositions, évoquées plus haut, de Claude Lévi-Strauss, dans la section *visions impériales* tu abordes la séculaire émergence de la xénophobie : « La présomption de gouverner le monde entier pour le bien

⁹Introduction à une histoire naturelle (Fayard)

¹⁰Une brève histoire de l'avenir (Fayard)

de ses habitants était déroutante. L'évolution a fait de l'Homo sapiens, comme des autres mammifères sociaux, une créature xénophobe. Sapiens divise l'humanité en deux : les "nous" et les "eux". Nous c'est vous et moi, qui partageons langue, religion et usages. (...) Dans la langue du peuple Dinka, au Soudan, "Dinka" signifie simplement "hommes". Ceux qui ne sont pas Dinka ne sont pas des hommes. Les ennemis jurés des Dinka sont les Nuer. Et que veut dire le mot "Nuer" dans leur langue ? Les "hommes originels". À des milliers de kilomètres des déserts soudanais, dans les terres prises sous les glaces de l'Alaska et du nord-est de la Sibérie, vivent les Yupicks. Et que signifie "Yupik" dans leur langue ? Les "vrais hommes" ». Mais aussitôt, dans ce chapitre sur la formation inexorable des empires, tu en décris l'évolution positive, « À l'opposé de cet exclusivisme ethnique, l'idéologie impériale, à compter de Cyrius, a eu tendance à être inclusive et ouverte à tout. » Ici, point de naïveté, l'Histoire est factuelle. Dans un superbe passage, « Le nouvel empire mondial », tu nous laisses découvrir que, si cet empire mondial a déjà connu maintes révoltes et violences, il nous faudra en vivre encore beaucoup pour accompagner sa mutation d'une nature territoriale à une nature planétaire, économique et panachée d'utopie techno-centrique. Comme tu pourrais facilement en juger en découvrant les quarante post-it jaunes, annotés de ma main, qui débordent du livre sur l'intégralité de ses trois côtés (mythes, écriture, xénophobie, mais aussi, syncrétisme, bouddhisme, humanisme, hubris, science et impérialisme, consumérisme ...), j'aimerais avoir encore plus de place pour te citer. Merci Yuval d'avoir écrit cette exégèse de nos origines mettant en perspective, au-delà de trois générations, mon héritage. Merci aussi de m'offrir sous le sticker "Fiction", « "Le lion est l'esprit tutélaire de notre tribu". Cette faculté de parler de fictions est le trait le plus singulier du langage Sapiens. On conviendra sans trop de peine que seul l'Homo sapiens peut parler des choses qui n'existent pas vraiment et croire à six choses impossibles avant le petit déjeuner. Jamais vous ne convaincrez un singe de vous donner sa banane en lui promettant qu'elle lui sera rendue au centuple au ciel des singes. Mais pourquoi est-ce important ? Somme toute, la fiction peut dangereusement égarer ou distraire. Les gens qui vont dans la forêt en quête de fées ou de licornes sembleraient avoir moins de chance de survie que ceux qui cherchent des champignons ou des cerfs. Et si vous passez des heures à prier des esprits tutélaire inexistantes, ne perdez-vous pas un temps précieux qui serait mieux employé à fourrager, vous battre ou forniquer ? Or c'est la fiction qui a permis d'imaginer des choses, mais aussi de le faire collectivement. Nous pouvons tisser des mythes tels le récit de la création biblique, le mythe du temps du rêve ». Merci donc de m'offrir une facile transition vers **Dans la forêt des songes**¹¹ de Jacques Lacarrière.

¹¹Dans la forêt des songes, NIL éditions

Christian savait, quand il m'offrit ce roman, que je prendrai tant de plaisir à cheminer dans la forêt d'Orient et ses bords de lac, vers la clairière des Farfelues, en compagnie de Thoustra (perroquet ara dyslexique) et à m'identifier à Ancelot (chevalier sans monture), à la rencontre d'« un stylite (avachi), une grue bègue (et cendrée), des chasseurs nocturnes (et fantômes), une ondine (amoureuse), un androgyne (imbu de lui-même), deux ménestrels (champenois) ». Autant de plaisir que celui d'être un Sapiens parmi les Sapiens.

Je fus d'autant plus ému par cette surprenante et décapante lecture, si différente de *Chemin faisant*¹² (où j'ai pénétré pour la première fois dans l'univers de Jacques Lacarrière) et de *Natures*¹³ (un de ses cahiers), que *Dans la forêt des songes* fut publié quelques jours seulement après le décès de Jacques Lacarrière le 17 septembre 2005. C'est un livre héritage où Jacques Lacarrière a sans doute voulu condenser sa prose poétique, son osmose avec la nature, sa passion pour les mythes qu'ils soient grecs, celtiques ou chrétiens. Et personnellement, en plein chantier d'écriture, j'ai profité de la cocasserie des dialogues, des allitérations et accumulations (qui de visu, de auditu, ou de palpu... m'ont mis dans un état ... ni léthargique, cataleptique, catalectique ou hypnagogique) ; lisez ce texte à votre famille, non comme un psittacidé dyslexique mais comme un hominidé philosophe épris de légendes et d'allégories. Pour terminer ce journal, j'ai choisi un passage qui, à travers le style de Jacques Lacarrière, nous projette au prochain épisode de Sapiens : l'amortalité fantasmée par les transhumanistes.

« - Mais pourquoi, quand on a la chance d'être immortel, pourquoi revenir ici-bas ? (...)

- C'est pour cela, tu vois, que j'aime revenir sur la Terre : parce qu'ici on vit dans un Temps qui s'écoule et qui change, comme l'eau d'un fleuve ou l'écume des nuages, un Temps vivant où chaque jour est différent de l'autre. Oui, je vais te faire une confidence parce que je crois que tu peux me comprendre : mais y'a pas de pire destin ou de pire châtiment que celui de naître ou de devenir immortel. Tu ne peux pas avoir la moindre idée de ce que signifie vivre hors du temps et hors de l'espace auxquels toi, tu es habitué. Dans un monde immortel, plus rien n'a d'importance puisque plus rien ne bouge ni ne change, que plus rien ne s'achève. Il n'y a plus de temps là-bas ou là-haut, mais une sorte de présent éternel, de pause, d'ellipses indéfiniment répétées, de vide blanc, stagnant où plus rien ne commence, où plus rien ne finit. »

Remerciements : À Christine, Dane, Alain, Jean-Claude et Christian pour ces livres, témoignages d'une complicité qui savait souvent s'égarer hors des sentiers professionnels.

¹²*Chemin faisant*, Fayard

¹³*Natures*, Michel Houdiard éditeur

Responsable de la publication :

Véronique Forensi

Réalisation :

Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont de Dominique Lardeux © D. Lardeux

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.